

Jour 3

Parcours historique sur le site d'Auschwitz- Birkenau (Pologne)

18 novembre 2023

Si jamais un jour j'oublie Auschwitz

Le hasard est l'ignorance des causes. On ne vient pas à Auschwitz par hasard.

Un voyage d'étude à Auschwitz est un voyage d'histoire et de mémoire. La visite intervient après un parcours historique réalisé dans le quartier de Kazimierz sur le site de l'ancien ghetto de Cracovie, la projection du film documentaire « *Jewish life in Krakow* » (1939) et l'intervention d'Alban Perrin sur l'histoire et les enjeux mémoriels de la Pologne et de son passé juif. Les thématiques problématisées lors des deux conférences à Paris ont aussi privilégié la présentation du massacre des Juifs et des Tziganes par les nazis comme un phénomène particulièrement révélateur de la dimension d'anéantissement de la guerre. L'objectif de ce projet est de mieux prendre conscience des dimensions historiques, mémorielles et civiques du génocide et de sensibiliser les collégiens et les lycéens aux nouvelles formes de mémoire de la Shoah et aux valeurs qui fondent l'humanité.

En 2020, une étude publiée à l'occasion des 75 ans de la libération du camp d'Auschwitz a aussi révélé que 16% des Français n'ont jamais entendu parler de la Shoah ! Un dernier sondage réalisé en janvier 2024 précise que 50% des jeunes de 16-24 ans n'ont jamais entendu parler de la « *Solution finale* » et que 20% d'entre eux ne savent pas de quoi il s'agit.

Le thème de notre projet d'étude est lié directement à l'histoire, à la mémoire de l'extermination des Juifs à Auschwitz.

La décision de créer un camp de travail et d'extermination à Oswiecim (*Auschwitz en allemand*) fut prise par Himmler le 27 avril 1940.

Ce choix s'expliquait par l'intensification de la résistance polonaise en Haute Silésie, où les prisons ne suffisaient plus à contenir les prisonniers polonais et par la présence à Oswiecim d'une ancienne caserne et de voies ferrées reliant la ville à toute la Silésie et à Cracovie. Le thème questionne aussi le "shot" de l'actualité : en ces temps troublés, inquiets et inquiétants, face à la défense des principes d'une paix, si fragile aujourd'hui au moment où les bombardements résonnent aux frontières de l'Union européenne en Ukraine, à quelques centaines de kilomètres d'ici, devant l'inquiétante recrudescence des discriminations antisémites, des préjugés déshumanisants, du racisme et de la xénophobie en France et en Europe et dans le contexte de la guerre israélo-palestinienne, cette mission en Pologne prend aussi un sens particulier.

Oswiecim est située à 60 kilomètres à l'ouest de Cracovie, en bordure de la rivière Sola, un affluent de la Vistule dans la voïvodie de Petite-Pologne à proximité de la Silésie et de Katowice. C'est une ville industrielle moyenne de 41 000 habitants.

Depuis 1979, Auschwitz figure sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO au titre de lieu symbolique de la mémoire de la Shoah. Un lieu de mémoire a aussi besoin d'histoire.

En entrant dans Oswiecim, j'ai l'impression de connaître déjà Auschwitz. De l'histoire apprise et imaginée, mentionnée dans nos livres, trente, cinquante, cent fois abordée, l'impression d'un savoir partagé, un air de déjà-vu. J'ai lu une vingtaine d'ouvrages sur le sujet, amassé des plans et des illustrations dans mes recherches de préparation, pris 52 pages personnelles de notes au Mémorial de la Shoah. Tous ces éléments me donnent l'impression de mettre en forme ma propre expérience du camp avant même de l'avoir visité. Mais on ne peut pas comprendre ce qu'on a jamais vu et la capacité de comprendre n'est pas une donnée : elle réclame de l'attention, de la sensibilité et beaucoup de résistance. Une lumière pour en activer la perception. Voir et comprendre pour transmettre. Je ne suis jamais venu à Auschwitz.

En charge de la visite, **Alban Perrin**, coordinateur de la formation au Mémorial de la Shoah et du voyage d'études à Auschwitz, mémorialiste de l'histoire juive et chargé de cours à Sciences Po Bordeaux va nous guider sur les sites et nous aider à comprendre l'histoire spécifique du génocide par ce qu'ils donnent à voir. Il est accompagné par **Alexandre Doulut**, historien et chercheur, spécialiste de l'internement et de la déportation des Juifs de France.

Trois IA-IPR, Frédérique Guinet, Stéphanie Galindo et Laurent Lom encadrent les groupes.

L'histoire en marche

Dans cette matinée froide, le rendez-vous a été fixé tôt : le parcours historique débute du côté d'une ancienne voie ferrée, où deux wagons de marchandises sont arrêtés sur une ligne qui conduisait à la porte de l'entrée du camp de concentration de Birkenau, qui se dresse déjà devant nous en arrière-plan. Des maisons leur font face à quelques... dizaines de mètres. Ce n'est pas l'endroit où je voudrais vivre. La première représentation est figée. Nous arrivons par cette route où il y a quatre-vingt ans, de 1942 à 1943 les Juifs de toute l'Europe arrivaient et dont la plupart étaient directement exécutés. Voués à mourir. Sur cette première rampe de débarquement des convois et de sélection, l'histoire nous rattrape. Alban Perrin dit que le site a été remis en état et aménagé il y a vingt ans grâce au soutien du Mémorial de la Shoah et Serge Klarsfeld. Sur la halte d'arrivée, il précise à partir de panneaux et de plans la composition des 3 camps et leur fonctionnement, la spécificité du site, les différentes étapes de la construction du complexe et la situation de carrefour ferroviaire : la force du génocide ancre cette histoire terrifiante dans une géographie. Alban Perrin nous l'a expliqué à Paris.

A juste titre, il reprecise le cadre ideologique et historique.

Il nous explique que Birkenau est devenu le plus vaste camp de prisonniers du complexe d'Auschwitz et le plus grand camp d'extermination nazi. Ses premieres phrases donnent le ton, saturées d'informations. Le propos est fermement documenté. On apprend qu'à cette époque, il y avait environ 203 camps dont 13 principaux de concentration et 6 d'extermination en Pologne avec Auschwitz-Birkenau. Il montre la carte des lieux où on a tué des Juifs pendant la Seconde guerre mondiale : il cite les camps de Bolzec, Treblinka, Sobobor, Maidanek et Chelmno. La Shoah ne se résume donc pas à Auschwitz.

De ce point de départ, il précise les éléments du parcours que nous allons suivre. On entre dans l'histoire. On suit les premières indications du parcours problématisé qu'il propose. Il montre sa détermination à inscrire une démarche historique, sans concession quant au fond, dans le souci qui fait de la restitution des connaissances aux élèves notre devoir premier. Le cadre est tout de suite bien précisé. Comme un puzzle assemblé, une carte et quelques photographies soulignent l'ampleur du site et ses limites. Ici, le destin a été tracé à la règle. Sur la carte il y a des traits et des couleurs, sur le territoire il y avait des vies. Sur les rails, les deux wagons sont fermés. Des fleurs sont accrochées aux poignées des portes, quelques bougies sont posées sur la voie.

Birkenau, un centre d'assassinat

Alban Perrin indique que ce premier quai est un lieu essentiel de la visite : il s'appellait Judenrampe, le « *quai aux Juifs* » et désignait l'endroit où arrivaient les convois d'Europe de l'ouest et du sud, généralement de nuit, comme ceux des raflés du Vel d'Hiv, en dehors de l'enceinte de Birkenau. Le quai a été aménagé en bordure de la voie ferrée entre les camps d'Auschwitz I et II, à 1,5 kilomètre des chambres à gaz. L'unité de Monowitz se trouve elle plus loin à côté de l'usine Buna d'IG Farben. C'est cette entreprise qui produisait le Zyclon B pour le gazage des déportés. Alban Perrin dit que les trois sites principaux du camp se sont fortement transformés de 1939 à 1945 et qu'il regroupait une quarantaine d'unités différentes. La carte présentée au début du parcours est un élément marquant de l'évolution et de la rationalisation du camp. C'est à partir de 1942 qu'Auschwitz devient le centre de mise à mort des populations juives non annexées au territoire du Reich. Il était depuis 1940 un camp de concentration pour les prisonniers politiques polonais. L'effort de guerre a accentué la mise en place de la logistique. A partir de là, il est devenu l'épicentre de la destruction et la tête de pont du système. Auschwitz, au centre de la périphérie : c'est lui qui a contribué à soutenir la guerre totale. C'est elle qui a systématisé la répression contre les Juifs et a déterminé le processus final de leur extermination. Alban Perrin explique les itinéraires des principaux convois en direction d'Auschwitz.

Il précise que le principe de sélection des Juifs n'était appliqué qu'en ce lieu. Seulement eux y sont subi la sélection pour le camp de travail de Birkenau. Les 20% de prisonniers épargnés ont travaillé au prolongement de cette voie ferrée.

Dans son analyse historique, il précise que 80% des déportés juifs n'ont jamais passé les portes du camp et ne figurent dans aucun registre. 865 000 Juifs sur un total de 1,1 million ont ainsi péri immédiatement.

Il prend pour exemple le convoi n°71 parti du camp de rassemblement et de transit de Drancy (*Seine Saint-Denis*) et arrivé à Auschwitz le 13 avril 1944 : sur 1500 déportés, 1100 ont été emmenés directement aux chambres à gaz directement. Les autres ont été soumis aux travaux forcés. La sélection était faite par des médecins nazis présents sur les quais à l'arrivée des trains. La décision de la Solution finale sera prise en août 1941. Les gazages ont donc commencé à cette date à Auschwitz avant d'être étendus à Birkenau en 1942. Alban Perrin souligne que le plan Nisko qui, dès 1939, visait à la déportation de centaines de milliers de Juifs hors du territoire allemand a été un puissant vecteur de propagande et d'antisémitisme d'Etat. Il poursuit ses explications et précise qu'à raison de quatre trains par jour à partir de 1942, quand l'extermination a commencé à devenir systématique, les convois pénétraient directement dans le camp de Birkenau grâce à un embranchement ferroviaire. C'est lui qui permettait de traverser le camp de l'entrée principale jusqu'aux crématoires. Le deuxième quai n'a été construit qu'en 1944. La voie ferrée a ensuite été prolongée au plus près des deux chambres à gaz et des crématoires afin de rationaliser les opérations. A cette époque, les trains et les camions circulaient en permanence. C'est à ce moment là que le site a connu son apogée. A l'été 1944, le camp pouvait exterminer 12 000 Juifs par jour.

Alexandre Doulut nous apprend aussi que le camp de Birkenau (*Auschwitz II*) disposait de 4 crématoires. Il explique ce qu'a été la politique de déportation et d'anéantissement nazie à Auschwitz. Il décrit le fonctionnement du camp à partir du plan. Il dit qu'à partir de 1943, le but d'Hitler était véritablement de tuer tous les Juifs, devenus la cible d'une vraie politique criminelle. A cette date l'assassinat de masse est principalement assuré à Auschwitz. Le centre est organisé pour la mise à mort et il est intégré au complexe concentrationnaire. Alban Perrin précise que beaucoup de Juifs ont été exterminés dans les ghettos en activité. Dans notre parcours d'histoire et de mémoire nous avons vu la veille que leur souvenir était inscrit à Cracovie, dont le ghetto servait aussi de camp de transit. En 1944, les derniers Juifs polonais sont tous détenus à Auschwitz mais des convois partent encore des Pays-Bas, de France, d'Ukraine, de Hongrie et de Slovaquie. A l'été 1944, l'essentiel de la destruction des Juifs a été réalisée.

Par-delà les mots

A travers la spécificité du parcours historique, des aspects méconnus et constitutifs, le récit est didactique. A chaque étape, à chaque séquence on ne doute pas de la pertinence du scénario. Des éléments-clés sur des panneaux explicatifs nous permettent de mieux comprendre le fonctionnement du système à travers ses espaces concomitants, de la construction du camp sur 191 hectares, de la sélection et du processus de destruction prévalant à Auschwitz.

C'est toute l'architecture du camp qui prend forme devant nos yeux, sa cartographie méticuleuse et ses stations de deuil. Alban Perrin reprecise les aspects de la déportation qui conduisent au système concentrationnaire et répressif (*camp de concentration*) et ceux qui conduisent au système génocidaire (*centre de mise à mort et d'extermination*). A Auschwitz, le système est unique.

Il n'existe pas dans les autres camps. C'est à la fois un camp de concentration et un camp d'extermination : un camp mixte.

Les théories des politiciens, des historiens et des géographes se retrouvent : la réalité de la Shoah est aussi théorique. Alban Perrin précise que le site d'Auschwitz est une structure profondément analysée. Alexandre Doulut partage ce constat et indique que c'est la dynamique de guerre qui a nécessité l'extension du camp en raison de l'exploitation de la main d'œuvre forcée pour la machine de guerre allemande. Le cœur en est constitué par Auschwitz II qui détient en 1944 plus de 100 000 prisonniers. Ceux-ci travaillent dans les usines et les mines dont la gigantesque usine de Monowitz (*Buna-Auschwitz III*) et celle de Bobrek (*Siemens*) à quelques kilomètres de là, dans laquelle Simone Veil travailla de juillet 1944 à janvier 1945. Monowitz était le centre de production de carburant qui fournissait l'aviation du Reich. Il précise que c'est à partir de 1944 que les décisions politiques ont changé car jusqu'à cette date Auschwitz est un terminus dont personne ne descend vivant. Les Juifs étaient tués aussitôt ou destinés à travailler jusqu'à la mort. Mais afin de répondre au besoin de main d'œuvre pour les industries d'armement et les chaînes de production, des dizaines de milliers de Juifs ont été sélectionnés pour travailler dans le camp de Birkenau. C'est à partir de 1944 qu'il a fallu étendre le camp car le nombre de Juifs et de prisonniers y est devenu de plus en plus important. Le système concentrationnaire est alors devenu tentaculaire. Il a été exploité à des fins économiques et industrielles pour la production de guerre. L'exploitation du travail des détenus devait primer sur toute autre considération afin d'obtenir un....rendement maximum. La machine de mort fonctionnait nuit et jour.

A partir de la présentation du plan d'Auschwitz et du parcours sur le site de Birkenau, les deux spécialistes listent aussi les mots à ne pas confondre pour engager l'étude : *Shoah, Holocauste, déportation, camp de concentration, camp d'extermination, centre de mise à mort, structure d'assassinat, sélection, génocide, machine de destruction, acheminement de masse, Solution finale, chambre à gaz, bunkers, fosses communes et crématoires.*

« *Il faut savoir précisément de quoi on parle, c'est un peu ça notre travail d'historiens* » ajoutent-ils. La Shoah désigne l'assassinat des Juifs d'Europe.

Tous ces mots sont la représentation même de la criminalité nazie. Il y a des notions que nous ne pouvons comprendre qu'ici. La précision et la clarification du lexique sont donc nécessaires. Il ne faut pas qu'il soit mal compris par les élèves.

Alban Perrin dit que ces mots doivent renforcer leur perception et en même temps ne pas cacher la violence qui se trouve derrière eux. Il ne faut pas déréaliser les réalités que certains recouvrent. Ce sont eux qui déroulent la véritable histoire.

Les choix pédagogiques d'Alban Perrin pour expliquer et interroger le parcours sont clairs et tranchés. On bascule tous dans ses explications. L'exposé est clair et pédagogique. Il donne la direction et l'impulsion nécessaire. Il prend aussi le contre-pied de certaines approches. Il apporte sa mise en images, tirées des fonds d'archives du camp mais il dit qu'il en reste peu car elles ont été détruites. Quelques photos clandestines seulement dont on ignore par qui elles ont été prises (*SS, sonderkommandos*) car il était interdit d'en prendre dans le camp. La plupart datent de l'été 1944 et constituent des documents exceptionnels.

Il explique quelle est l'histoire derrière chaque image. Il nous recommande celles qu'il faut montrer mais... il dit que point trop n'en faut aussi. Toutes sont des pièces à conviction.

Il indique qu'il vaut mieux montrer des détenus juifs qui se tiennent debout, des prisonniers en vie plutôt que des déportés nus et des cadavres calcinés pour expliquer le génocide. Les images qui nous font peur ne doivent pas servir à faire peur ou à faire surgir la violence, la haine ou des réactions négatives. Il faut être initié pour tout comprendre. Son discours permet de saisir toute la complexité de nos propres choix. Dans un but documentaire, il prend appui sur deux croquis réalisés par un prisonnier anonyme en 1943, témoin de la Shoah, et retrouvés dans un baraquement du camp de Birkenau. Sous forme de roman graphique, ils tissent notre lecture de la représentation du drame. De l'ordre de l'épuration, ils font revivre avec une rare précision l'ambiance des arrivées des convois et la sélection immédiate sur la rampe. De ces hommes, de ces femmes et de ces enfants escortés par les nazis, il souligne le destin de ces victimes expiatoires. La plupart étaient assassinés dès l'arrivée des convois. Nous abordons la découverte de ces deux croquis. On ne distingue pas de signe de violence ou de maltraitance sur les dessins mais un pouvoir autoritaire et menaçant dans le calme des opérations de sélection dès la descente des wagons. Le trait est expressif et puissant. Il n'y a pas d'agitation ni de cris. C'est ce qui permettait de rendre ces opérations plus efficaces. Il fallait de bons organisateurs pour que le système fonctionne. Les règles étaient précises. Ici, les soldats sont des assassins, tous les inconnus sont des victimes innocentes. A Auschwitz, beaucoup de non-Juifs et de prisonniers politiques, résistants polonais et communistes notamment ont été aussi enfermés et massacrés. Alban Perrin n'omet pas de rappeler qu'il faut compléter avec d'autres sources pour expliquer le processus de mise à mort, qui n'apparaît pas ici. Il n'y a pas d'information sur l'extermination dans ces dessins et les éléments du camp ne sont pas représentés. Le deuxième peut évoquer la mort à venir pour les personnes au premier plan qui ont été sélectionnées pour la chambre à gaz.

Une question est posée et rend compte de l'approche critique de la manière dont une image peut rendre compte de la Shoah : quelles images pour montrer et expliquer Auschwitz à nos élèves ?

« On n'a pas besoin de plus de traits pour raconter ou montrer des photos de corps nus entassés après le passage à la chambre à gaz et calcinés dans les fours crématoires pour parler d'Auschwitz. On doit proposer d'autres représentations. On peut partir de la première intention de ces dessins. Elle peut suffire pour engager l'étude historique.

Ils constituent une bonne source et comme tels ils doivent être soumis à une analyse critique d'autant plus qu'ils véhiculent une émotion et nourrissent l'imaginaire individuel et collectif. Le plus important est la justification du choix pour comprendre et reconstituer la trame de la situation historique : il faut définir le moindre mot, la moindre image avec les élèves pour montrer la réalité » précise t-il.

Dans leur quête d'immortalité, ces dessins font figure de salut. L'historien dit qu'elles se rapprochent plus de la vérité des scènes et recréent l'instant. De ce point de vue ils sont plus pertinents au niveau pédagogique car ils donnent à lire. Ils ne sont pas anecdotiques. On pense forcément à d'autres artistes qui ont peint la réalité des camps et qu'on utilise dans nos cours comme les dessins d'Ella Liebermann-Shibert, David Olère, Léo Hass, Boris Taslitzky, l'album Auschwitz de Pascal Croci et les photographies de Roman Vishniac.

Il y a une foi très forte dans ces dessins et dans la liberté d'expression qu'ils offrent à celui qui les a réalisés. D'autres ont été faits par des survivants des Sonderkommandos comme David Olère (*Juif polonais originaire de Cracovie, naturalisé français en 1937 et déporté à Auschwitz en 1943*) après la guerre et la libération des camps ou retrouvés dans des fonds d'archives. Rares sont aussi les clichés pris clandestinement par les déportés Juifs à Auschwitz. Plus rares encore ceux qui nous sont parvenus, témoignant de ce que leurs auteurs ont vu, comme du courage qui leur a fallu pour braver les interdits. *« Puisque ces hommes et ces femmes nous ont transmis ces dessins, il nous les regarder, les utiliser et les confronter à la réalité des lieux tels qu'ils existent aujourd'hui. Dans notre démarche d'historien il faut aussi déterminer les circonstances comme les lieux exacts où se trouvaient placés ces croquis. L'archive doit toujours être travaillée avec précision et intelligence »* rappelle Alban Perrin. Quand on dessine le nazisme, l'exigence est sûrement plus grande. Il y a une forme de réalisme, de sévérité et d'autorité mais aussi d'intimité et de personnalité. Ces croquis sont des images-clés pour notre cours. Alban Perrin dit aussi qu'aucune image ne pourra jamais rendre compte de la Shoah. J'aime bien l'idée de partir des dessins plutôt que des photos pour expliquer et montrer le génocide. Toute cette argumentation a un sens. Sur ce point il y a consensus. Alexandre Doulut dit qu'on peut travailler à partir des images et des bulles de l'album *« Adieu Birkenau, itinéraire d'une survivante d'Auschwitz »* de Ginette Kolinka et de celles du carnet de camp d'Agnieszka Sieradzka. C'est très précis quand on regarde dans le détail. Un reportage d'Arte est également consacré à l'étude de ces carnets de croquis de déportés d'Auschwitz. Il semble opportun de les utiliser avec les élèves.

<https://www.arte.tv/fr/videos/111876-006-A/auschwitz-en-33-objets-6-9/>

Quand on exécute des dessins au crayon et à la gomme, on crée des traces et des absences. Mais le destin précis des Juifs européens acheminés et assassinés à Auschwitz-Birkenau ne peut pas être gommé. Alban Perrin dit qu'on peut être habité par nos représentations mentales mais qu'il faut les appuyer sur une information historique précise.

Le fait que des soldats SS et des sonderkommandos aient pu prendre des photos souligne également la violence instituée (*et occultée*) par ces assassinats de masse.

<https://www.arte.tv/fr/videos/114832-000-A/un-album-d-auschwitz-la-violence-occultee-des-images/>

Il faut donc qu'il y ait un vrai travail de recherche, d'enquête, d'explication et d'approfondissement avec les élèves. Pour travailler, un historien a besoin de sources écrites. Alexandre Doulut ajoute que l'on peut aussi s'appuyer sur les trois rapports de Witold Pilecki, entré à Auschwitz en septembre 1940 et évadé en avril 1943 qui a décrit la spécificité du sort des Juifs et les finalités du camp pour compléter l'analyse. C'est l'une des rares sources primaires au sujet de la Shoah. C'est le premier qui a vraiment alerté le monde sur le processus d'extermination des Juifs à Auschwitz.

L'historien-chercheur rappelle que la plupart des victimes juives ne sont donc jamais entrées à Birkenau, n'ont jamais été recensées, immatriculées ni tatouées. A cet endroit, les hommes ont vu leurs femmes et leurs enfants partir. La plupart étaient directement exterminés et conduits sur les lieux d'assassinat. Rien n'était prévu pour les abriter, encore moins pour les nourrir. Les opérations étaient rapides et prenaient environ deux heures. Dans les rapports d'officiels nazis on peut lire : « *Puisqu'ils mourront de faim, autant les tuer tout de suite* ». Alban Perrin précise n'y a pas non plus de justice officielle dans les pays de l'Est. La guerre à mort peut donc être menée contre un système qui représente une menace : ici, le système judéo-bolchévik. Sous le III^{ème} Reich, la tuerie était « *autorisée* ».

Il nous fait remarquer sur le deuxième dessin les signes distinctifs des déportés selon leur provenance (*double étoile cousue devant et derrière*). Un génocide est toujours plus menaçant pour qui porte l'étoile jaune en 1942. Alban Perrin rappelle les principaux signes distinctifs des déportés et explique en quoi cette classification reflète le processus de déshumanisation des camps de concentration. Il dit que l'extermination immédiate des déportés était mise en œuvre dès leur arrivée sur la rampe. On retrouve aussi ici les éléments de sa conférence au Mémorial de la Shoah à Paris et de l'historiographie concentrationnaire sur la radicalisation de la politique nazie de mise à mort systématique des Juifs d'Europe à l'été 1942 qui a accéléré le basculement d'Auschwitz dans le processus du génocide.

Il termine sa présentation par une photographie aérienne du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau (*cliché de la RAF du 23 août 1944 présenté dans nos manuels scolaires*) ; l'entrée du camp se trouve au bas de la photographie, prolongée par les voies de chemin de fer et les rampes de débarquement.

On repère deux bâtiments abritant les chambres à gaz avec leurs fours crématoires respectifs, le secteur des femmes et des prisonniers, et les nouveaux bâtiments du camp principal de Birkenau en extension. On remarque une fumée blanche qui ne provient pas d'une cheminée du crématoire V, mais d'une crémation en plein air à côté du crématoire V. Alban Perrin précise que le processus d'extermination avait atteint un rythme tellement élevé que les fours ne suffisaient plus à brûler tous les corps à cette période.

Pas à pas, le travail est dur et précis. Il favorise la démarche entre les secteurs tout en conservant ce qui fait l'identité du lieu, d'une extrême complexité. Le parcours est notre fil noir. Nous travaillons au-delà du simple cours. Nous réfléchissons à créer davantage de ponts entre les sites avec une solide réflexion théorique et critique. Le tragique ici a un sens. Alban Perrin nous aide aussi. La relation est spontanée. Les références sont nombreuses mais jamais encombrantes. On scrute les panneaux et les clichés.

En vingt minutes, il est difficile d'imaginer une entrée en matière plus complète.

Morts sur-le-champ

L'historien nous fait ensuite suivre le chemin que les déportés étaient contraints d'emprunter pour rejoindre leur lieu d'exécution. Ils se dirigeaient à pied ou par camions, qui faisaient la noria vers les chambres à gaz et les bunkers I et II, premières des structures homicides du camp, dans les clairières en plein bois. Les camions amenaient les personnes âgées ou affaiblies qui ne pouvaient effectuer le trajet à pied depuis la rampe jusqu'aux lieux d'assassinat.

Nous nous mettons à marcher : on longe nous le camp de Birkenau sur plus d'un kilomètre, les barbelés et les miradors. Nous nous arrêtons dans une minuscule clairière, seuls au milieu de nulle part, dans le pré vert humide d'une propriété détruite, où trois stèles noires rappellent l'emplacement d'une fosse commune, sur un lieu d'exécution en pleine nature autour des limites du camp. C'est à cet endroit que les Juifs étaient transportés ou déplacés à leur arrivée : ils devaient se déshabiller et étaient mis à mort puis brûlés sur des bûchers quand il était impossible de les enterrer l'hiver dans la terre gelée. Les nazis y jetaient ensuite les cendres des cadavres incinérés et les recouvraient de chaux pour les rendre invisibles et dissimuler les preuves du massacre. Alban Perrin décrit le mode opératoire. La plupart du temps les détenus étaient exécutés dans des fosses ouvertes de manière froide et méthodique. Les installations ne permettaient plus de tenir la cadence à partir de 1943 et plusieurs milliers de cadavres furent donc incinérés dans des fosses à ciel ouvert. De petites fermes ont servi pour mettre en place les premières chambres à gaz mais elles étaient rudimentaires. La totalité du processus était rapide.

La description du secteur est bien conduite. Alban Perrin utilise plusieurs fois le terme de « *structures d'assassinat* », « *d'installations homicides* » et « *d'unités de mise à mort* » pour caractériser les lieux d'exécution.

De manière rigoureuse et pragmatique, il précise que ce sont des sites cruciaux et indissociables du reste. On cherche maintenant l'histoire dans ce morceau de gazon vert. Il semble lui-même perdu et prisonnier derrière son grillage. Des bunkers, des lieux du crime il ne reste rien. Un panneau évoque le passé de l'endroit. Je le lis.

L'omniprésence de la mort et des disparus est écrasante. Ces hommes, ces femmes, ces enfants ont beau être invisibles, absents, disparus, ils sont encore bien là. Nulle part ailleurs. Il y a encore des indices sur la vie ici. De la terre creusée de ce petit bois banal, des pierres tombales, une mare, un miroir effrayant. Ambivalente réalité, la nature a repris ses droits. Alban Perrin nous dit que la quasi-totalité des victimes de la Shoah a été tuée en dehors du système concentrationnaire.

Le stress est immense. Toutes les images sont intenses. Il faut prendre des distances avec soi-même pour comprendre. Comprendre et réaliser l'anéantissement. Dans le froid et cette pluie glaçante, la visite est épuisante mais notre énergie s'en trouve décuplée. On se perd dans nos pas. On chemine péniblement par petits groupes.

C'est une manière de nous tenir à distance. Nos regards s'engluent, nos mains sont gelées. Sous nos bonnets, on n'entend pas toujours très bien mais on comprend tout. On offre juste une oreille attentive et dévouée. On retient notre attention. On se rejoint au-delà des jugements avec une sensibilité juste et pudique, à travers notre état d'accoutumance et notre propre souffrance. On a du mal à supporter certaines images. Rien n'est agréable à regarder. On lutte contre le froid. On lutte contre nos larmes. On s'abrite à trois sous le même parapluie. L'attention portée à chaque explication renforce le sentiment collectif et alimente nos discussions. Dans notre travail, on ne fait que rechercher la vérité.

Un sérieux emprunt de gravité mais aussi de réflexion dans le cadre du projet d'étude : je me rends compte que chaque information est bien rendue par le méticuleux travail préparatoire que nous avons effectué à Paris. Dans ce système, la complexité s'intensifie parfois plus vite que notre capacité à le comprendre. Il ne faut négliger aucun détail. Cela donne à cette visite une dimension d'utilité, à la manière d'un outil pour ceux qui maîtrisent déjà bien le sujet et ceux qui en attendent plus de connaissances précises. Pour la plupart d'entre nous, on découvre Auschwitz. D'autres y sont déjà venus avec leurs élèves ou seuls. Certains ont suivi les sessions de formation des universités d'été à Toulouse et à Paris et sont allés à Jérusalem et à Berlin dans le cadre de projets d'étude. Pour tous, l'histoire reste la base de notre travail. On ne s'improvise pas spécialiste. Alban Perrin dit qu'il est difficile de localiser précisément tous les lieux des massacres et de retrouver certaines fosses communes car les archives et certaines preuves formelles ont disparu. Il y aura encore de nouvelles découvertes. On ne peut donc pas reconstituer le puzzle dans son intégralité. Il étoffe largement la description des lieux traversés et apporte tous les éléments qui nous manquent. Sur chaque site, on entrevoit tout. On récapitule les points de connaissance. Etape par étape, la suite est directe.

Nous longeons la route et les barbelés qui mènent jusqu'à l'entrée du camp de Birkenau (*Auschwitz II*) : nous découvrons le camp de concentration et de mise à mort immédiate.

Auschwitz-Birkenau : un lieu symptomatique

Dans le froid et sous le crachin neigeux le groupe s'abrite sous la porte d'entrée du camp : la Porte de la mort, ce qui nous met, d'ores et déjà en émoi. A Birkenau, il y a une entrée mais pas de sortie. Pas d'échappatoire. Sous le porche, la vue sur le camp est saisissante. La rupture a lieu dès le franchissement de la porte face aux deux voies qui mènent à la Banhrampe et au crématoire. Sur la première rampe de débarquement des convois et de sélection, l'histoire nous rattrape. Le temps semble figé. Dans toute sa dimension, le prisme froid, le blanc brumeux, la structure tentaculaire...le paysage semble se répéter à l'infini. Nous sommes entourés de fils barbelés qui bouchent l'horizon. L'abstrait cruel. Nous ne sommes pas en terre libre derrière ces 13 kilomètres de clôtures. Des millions de drames se sont déroulés ici comme dans un grand huis clos loin de tout, un espace dissocié de la réalité.

Ce sont les détenus qui ont construit cette rampe. A partir de 1942, ils ont travaillé péniblement sur cette voie par tous les temps sur ce ballast, remblayé les espaces marécageux, déchargé les camions de cailloux et de terre. Simone Veil raconte qu'elle y a effectué des travaux de terrassement.

En hiver, les conditions étaient épouvantables avec la boue, la neige, le froid ou le gel qui empêchait de percer le sol. La plupart y ont laissé leur vie.

Au vide de cet espace immense, inerte, de cette matrice, on distingue des ruines de briques éparses, les restes d'enclos ouverts, des fils de fer barbelés, de nombreuses cheminées, des miradors en bois et un chemin boueux. Des cheminées près des blocks, des blocks près des cheminées, des alignements de baraquements, ce sont les éléments essentiels du paysage. Tout y est concentré. Dans ce chaos tout semble déstructuré. C'est ce qui confère au camp toute son intensité.

Du principe de la mort et de l'extermination, plus d'un million de Juifs ont péri ici.

Nous commençons à avancer le long de la rampe accompagnés maintenant par une guide polonaise : nous nous trouvons maintenant à l'endroit même du très large quai sur lequel les convois de Juifs étaient directement conduits aux chambres à gaz et où d'autres allaient travailler jusqu'à la mort par épuisement. Je suis à présent sur le quai même où les déportés étaient séparés en deux groupes au bout de la voie de chemin de fer. C'est aussi la voie de garage qui mène jusqu'à l'arrêt devant le crématoire : l'arrêt de mort programmé par l'idéologie nazie.

J'avais envisagé cette image comme un plan large avec la porte et le bâtiment du corps de garde de Birkenau (*la Porte de la mort*) en arrière-plan. J'y pense subjectivement. J'ai la sensation d'être renvoyé quatre-vingt ans en arrière en quelques secondes.

Il n'y a pas de véritable césure dans ce retour vers le passé. Le lieu est symptomatique et la dimension du camp est d'ici plus imposante. La vue occupe tout l'espace mais certains détails retiennent mon regard. Tous sont violemment bouleversants, un choc ressenti. On s'immerge dans le camp : des poteaux, des miradors pour surveiller les prisonniers, le bout du quai, des baraquements, un monument funéraire et une forêt de bouleaux derrière les ruines d'un bâtiment. Ils obligent à comprendre par nous-mêmes ce que nous voyons. En quelques plans, tout est montré. A cet endroit, à côté du bâtiment du camp des femmes, quelques photographies de juin 1944 en noir et blanc rappellent la réalité du passé. Auschwitz est à lui seul un monde en noir et blanc. Il n'y a pas de couleur ici. Elle a disparu elle aussi. Sur les clichés, il y a là des hommes, des femmes et des vieillards juifs à l'arrêt, disposés en rangs sur de longues files de 700 mètres avant la sélection qui discutent sur la rampe au milieu des officiers nazis sous la menace de leurs fusils, de leurs chiens et de leurs matraques. Les ordres étaient donnés en allemand. Sur ces deux voies droites, leurs destins se sont croisés. Ils sont tellement nombreux qu'on ne peut pas les compter. Ils sont rangés et attendent. Ils sont déjà désemparés d'être séparés. Ils ont toujours leurs vêtements.

Ils regardent sans comprendre. Ignoraient-ils qu'ils allaient à la mort et le sort qui leur était réservé ? Savaient-ils qu'ils allaient être sélectionnés et gazés en quelques minutes ?

La guide polonaise précise qu'après un voyage éprouvant, la plupart des déportés étaient plutôt rassurés de savoir qu'ils pouvaient prendre une douche, avoir un peu de nourriture et un travail. Ceux qui arrivaient de Hongrie ou d'Ukraine avaient effectué un voyage plus court et arrivaient dans un meilleur état physique. Entre mai et juillet 1944, Eichmann a organisé à Auschwitz la déportation de 450 000 Juifs. Victimes et ennemis au même endroit sur la rampe ferroviaire, au bout du drame. On devine les dialogues à double sens sur la photographie. La discipline militaire, la discipline de commando, la force supérieure, brutale et sans pitié : c'est par ce biais que la propagande fonctionnait, rendait compte et justifiait le système. Les S.S faisaient le tri : d'un côté les hommes, de l'autre côté les femmes et les enfants.

Dans chacun des groupes, ils choisissaient ceux qui pouvaient travailler pour remplacer la main d'œuvre défaillante. Alban Perrin cite un exemple : sur les derniers convois de déportés juifs en 1944, il indique que sur 1500 femmes qui arrivaient, seules 120 étaient épargnées et conduites au camp de travail. Au bout d'un mois, il n'en restait plus aucune.

L'esplanade est maintenant vide. Ne reste que le quai et l'aiguillage du terminal ferroviaire. De la complexité, du vide, du vertige, l'effet est déréalisateur. Je compare les deux images : les temporalités se télescopent mais comparer n'est pas confondre. Certains liens avec le présent semblent artificiels.

C'est sûrement l'endroit du camp on l'on peut aussi ressentir le plus fort la vie. C'est une impression très personnelle : on a la sensation de « *revivre* » la même situation, de faire les mêmes pas. Les leurs sont inscrits pour l'éternité sous mes chaussures et sur le quai de cette rampe.

D'où venaient ces milliers de Juifs ?

Combien ont dit adieu à leur famille à l'endroit même où je me trouve ?

Combien ont vu leur père, leur mère et leurs grands-parents pour la dernière fois, arrachés à l'instinct et à l'hystérie de l'instant ?

Combien ici ont connu des scènes déchirantes, subi de mauvais traitements et hurlé leur douleur sur ce quai de larmes ?

Comment ces femmes, ces hommes, ces enfants, ces vieillards pouvaient-ils survivre sans habits, sans chaussures, sans nourriture et sans honneur ?

La confusion s'amplifie. On débarque nous aussi dans un monde inimaginable.

Dans ce paysage chaotique qui n'offre pas de ligne de fuite, sur ce territoire confus de restes de briques, de cheminées et de blocks, il y a une part de suspension.

Tout est triste dans l'air. Les grillages séparent les zones et délimitent les « *carrés* ». Il y a le monde des femmes d'un côté et celui des hommes de l'autre. Dans la rudesse de l'hiver polonais qui commence, on résiste tant soit peu au froid.

Il fait un degré et quelques flocons commencent à tomber. Dans l'immobilité muette, le groupe est pétrifié. On a l'impression de se trouver dans un endroit coupé du monde.

On imagine les files de déportés qui attendaient à cet endroit leur tour de passage dans les chambres à gaz les plantes de pied gelées et collées au sol. Mais aussi les escortes, les chiens, les projecteurs....Le monstre froid. La durée moyenne de survie dans le camp n'était que de trois mois.

J'ai de plus en plus froid. Auschwitz est mon manteau.

L'importance du vide

Dans ce paysage lui aussi dénudé, c'est le vide qui fait surgir l'invisible. Alban Perrin parle de « *géographie du vide* » pour décrire le camp.

L'oxymore désigne ici un lieu hostile, un territoire vide et confus de manière très physique et sensible. Ici, il n'y a pas de différence entre la géographie et l'histoire. La géographie du site reste l'histoire. C'est le lieu qui l'a façonnée.

Quelle signification donne t-il à ce qu'ont vécu ces déportés Juifs ?

Les hommes, les femmes et les enfants ne sont plus là. Toutes les structures n'ont pas été détruites par les SS. C'est le vide qui redonne place aux disparus. C'est lui qui « *donne à voir* ». Ce flou permet de remodeler le réel pour mieux le raconter. C'est peut être la limite de l'exercice.

Tout est suggéré par la vacuité et les images : ils stimulent puissamment notre imagination. Ce sont eux qui cherchent à témoigner. Le plus important ici est ce qui ne se voit pas ou peu. La centralité à Auschwitz, c'est le vide. Tout a été perdu. C'est ce qu'Alban Perrin appelle la « *logique de l'effacement* ». Le lieu tient à sa fragilité éphémère qui conduira peut-être un jour à voir disparaître Auschwitz, comme ont disparu plus d'un million d'innocents. L'horreur du vide contre l'oubli, l'ambivalente réalité : il faut se confronter à l'absence pour comprendre vraiment ce qu'est le génocide. Par définition, il est l'anéantissement, la disparition totale et absolue.

« C'est ça qu'il faut retenir. Arraché malgré tout à l'effacement et à l'oubli, Auschwitz n'a pas vocation à tout dire et à tout montrer. Le site est globalement illisible. La réalité ici, c'est l'inconnu et l'invisible. Ce que nous sommes les seuls à voir car, en tant qu'historiens, nous savons ce qui s'est passé. Cela ne passe pas forcément par des formes connues et usées : elles peuvent se révéler autrement. Par le vide, le secret, le silence et l'écho de la violence.

A Auschwitz, c'est le vide qui fait office de guide. C'est lui qui sert à trouver la suite. Il faut faire l'effort de lisibilité et travailler le vide jusqu'à la limite... » précise Alban Perrin.

Alors, comment déchiffrer Auschwitz, si les derniers éléments eux-mêmes disparaissent ?

A travers ce parcours initiatique dans l'espace du camp, la dialectique est complexe entre le visible et l'invisible. C'est aussi quand il n'y a rien qu'on remarque les plus intimes détails.

On pose le même regard exigeant. Il va là où se porte le besoin de comprendre. Alban nous explique tous les aspects de cette annihilation. A la lumière de son expérience et soucieux de nous « *montrer* », il décortique les choses comme un historien de la Shoah que nous ne sommes pas. Moins experts. Il dit que chacun de ces vides, chacune de ces ruines se nourrit de ses explications. Il nous raconte l'Histoire, la vraie. A Auschwitz, il faut laisser le silence travailler pour capter avec pudeur les indices qui parlent de la vie. Son histoire est celle des silences et de la violence. Il y a un déploiement de l'espace dans le camp qui rend l'humain vivant partout où il n'est plus.

Ici, il y a des morceaux de réalité et nos petites compositions imaginaires. On crée son propre discours, jusqu'aux limites de l'interprétation négative. On examine le site dans ses moindres détails et on imagine les scènes. Le sens est partout et peut être nulle part.

On se laisse entraîner par la fusion de notre esprit créatif et notre esprit scientifique, passionné par les faits. On mêle la connaissance à la conscience, ce qui nous permet de percevoir le vrai sens du lieu. Et c'est pour cela qu'il nous dérouté.

Je m'aperçois aussi qu'on interprète souvent mal les représentations qui heurtent. On bute sur des mystères qui nous dépassent. On a des montées d'angoisse pesantes parce qu'on questionne sans cesse la violence. Tout n'est pas interprétable. C'est un sentiment étrange. C'est pour cela que nous avons besoin d'un guide et d'une direction pour effectuer la visite. Pour faire de l'histoire réfléchi et profonde. Cette idée m'a portée pendant l'écriture.

Mais le propre du réel n'est-il pas justement d'échapper aux idées qu'on s'en fait ?

« *Dans ce monde où le vide écrase, seule l'absence peut avoir quelque chose à formuler* »

De parcourir le monde et d'y rôder-Éditions Christian Bourgeois-Grégory le Floch

Alban Perrin dit aussi qu'on ne peut pas comprendre ce qu'on ne sait pas encore. Le site se dévoile par bribes. In situ, on se sent aspiré par la matrice du passé, les amas de briques, les crématoires du camp d'Auschwitz II-Birkenau, les bunkers, les baraquements, les hautes clôtures de fils barbelés électriques, les entrepôts contenant les objets et les vêtements pris aux déportés (*le Canada*), le camp des hommes, le camp des femmes, le camp des Tziganes, le secteur de mise en quarantaine, le commandement et la caserne des SS, le camp en construction, le block 10, l'infirmerie des détenus...

Les Tziganes avaient une situation particulière à Auschwitz : c'étaient les seuls à pouvoir vivre en familles dans deux camps séparés. Les hommes n'étaient pas obligés de travailler et les femmes pouvaient accoucher et s'occuper de leurs enfants. On tatouait les enfants sur les cuisses parce que leurs avant-bras étaient trop maigres. Les familles logeaient dans des sortes d'écuries sans eau. Beaucoup sont morts d'épidémies. Avant la guerre, sur ces terrains, on élevait des chevaux. C'est entre février 1943 et juillet 1944 que le camp a le plus accueilli de Tziganes. Le 2 août 1944, les SS ont supprimé leur camp après l'arrivée du dernier convoi juif.

De ces espaces cloisonnés et des structures homicides le camp ne dit plus rien de sa réalité. Le vide est vraiment devenu le symbole de la destruction, de l'espace du mal absolu et de la barbarie nazie. Paradoxe : la mort a tout effacé mais les ultimes traces sont encore bien visibles. Les fondations au sol du crématoire 2, les murs de la Porte, les miradors et l'enceinte de barbelés sont toujours là.

Au fil de tableaux enchaînés comme des apparitions successives, on passe d'un lieu à l'autre, d'un vide à un autre. Chacun frappe. Chacun pèse.

Toutes les traces ici sont fragiles. Le site s'anéantit de lui-même. Ne reste que des images à l'esthétique violente d'un monde qui n'est plus. Il n'y a pas de mots pour qualifier les lieux. Chacun offre un indice sur l'issue. La fin est le commencement, le commencement est la fin.... Le site s'abîme, il nous abîme. Tout au long du chemin, il y a un grand sentiment de vide et d'inutilité. Le chemin est dépeuplé. On se sent embarqué dans une quête quasi mystique dans ce silence de cimetière. Tout ici est d'une grande violence.

On ne parle pas entre nous. On ne parvient pas à exprimer, à dire précisément ce que l'on ressent. On est complètement à sec. Cela se voit sur nos visages. On ne se regarde plus mais on a besoin du regard des autres. Nos yeux ne pleurent pas qu'à cause du froid glacial. Nous sommes comme vitrifiés par ce que nous découvrons. Même notre corps nous trahit car tout est pénible. On ne peut pas doser ses émotions. Elles deviennent celles des autres, un peu plus au fil de la visite. On partage les mêmes sentiments sans se dire. On se sent démuni.

A Auschwitz, il faut laisser le silence travailler pour capter avec pudeur les indices qui parlent de la vie. Le parcours éclaire de lui-même le processus qui a mené à la catastrophe. Même en groupe, il est plein de solitude et de détresse. Quand on vit une telle expérience, il y a bien sûr du partage mais aussi une part où l'on est seul. On s'isole pour mieux se concentrer à ses vertus, on se dissocie du groupe. Dans une immobilité absolue. Les uns derrière les autres, on se suit : on a l'air d'errants au milieu d'un désert humain. Le soi se perd. Le parcours s'avère moins une enquête que la quête d'une vérité qui se dérobe avec le temps. On continue d'avancer dans le camp. Notre enquête est tout sauf facile. Nous arrivons maintenant devant le monument international à la mémoire des victimes, situé entre les deux crématoires. Eux ont payé de leur vie le fait d'être nés Juifs ou Roms. Un texte pour l'humanité est inscrit sur 21 dalles fixées sur le sol toutes traduites en langues différentes. Nous restons là émus un long moment.

Alban Perrin dit que sur ce lieu les nazis ont assassiné plus d'un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants. Il précise que sur ce chiffre, 90% étaient Juifs et que 900 000 ont été exécutés le jour même de leur arrivée. Un million cinq cent mille, c'est aussi le nombre de visiteurs qui chaque année fréquentent les allées du camp. Mieux vaut l'afflux de visiteurs que l'oubli.

Génocidés

Devant les crématoires, tout n'est plus que fracas et poussières. Il ne reste plus que des briques, des amoncellements de pierres et des blocs, des ruines effondrées, un escalier à sens unique qui descendait vers la chambre à gaz. L'endroit a tout subi. Il dit la puissance du meurtre de masse et des bourreaux face à l'impuissance absolue : la force totalitaire contre la discrimination est obligatoirement le massacre de masse. Entre les vestiges et le souterrain, un combiné dessus-dessous historique qu'Alban Perrin nous explique. On y ressent encore la peur et l'odeur de la mort. Le four crématoire se trouvait juste à côté de la chambre à gaz. On découvre la réalité sordide du crime de masse. Il précise que c'est Rudolf Höss, le commandant SS d'Auschwitz de mai 1941 à décembre 1943 qui a mis au point les chambres à gaz. L'historien de la Shoah nous conseille le dessin de la « *salle de déshabillage* » de David Olère pour expliquer aux élèves. A cet instant, je revois précisément l'extrait du film d'Olivier Dahan « *Simone, le voyage du siècle* », les images de cette séquence muette où un convoi d'enfants descend vers la chambre à gaz : ils ont peur, ils se donnent le bras et une petite fille caresse tendrement la tête du chien qui la surveille...

On imagine mais on ne voit pas tout ce qui s'est passé ici. Pour tous c'était la mort : la mort lente ou la mort rapide mais la mort certaine.

Des ruines et des fondations, des marches de la mort, on devine le couloir et la grande salle où s'entassaient les détenus et dans laquelle les pommes cimentées des douches n'ont jamais fait couler d'eau. Mais tous avaient déjà compris qu'ils n'étaient pas là pour une simple douche. On n'a pas envie de s'approcher plus. De regarder, de se pencher pour voir. Ce lieu est inconcevable. Devant la chambre à gaz détruite, on se serre nous aussi les uns contre les autres pour écouter. Dans ces conditions, on comprend mieux le sort qui les attendait. Alban Perrin précise que les chambres à gaz et les crématoires ont été construits pendant l'hiver 1942-1943 pour remplacer les installations provisoires et mis en service au printemps 1943 pour faire face à l'augmentation des effectifs. Les chambres à gaz pouvaient contenir jusqu'à 2000 personnes. Il dit que les cendres des victimes étaient ensuite transportées par camions pour être jetées dans la Vistule. Il indique que le camp pouvait faire brûler 5000 cadavres et gazer 3000 personnes par jour en 1944. Ce qui témoigne du souci de rationaliser l'extermination. Un génocide anéantit. Du crématoire et de la chambre à gaz ne restent aujourd'hui que des ruines entassées : par tous les moyens, les autorités S.S ont tenté de détruire les preuves de leurs forfaits en janvier 1945 juste avant la libération du camp par l'armée soviétique (27 janvier 1945).

A cette date, il restait encore 7000 détenus dans le camp. Depuis le 1^{er} novembre 2005, le 27 janvier est devenue la journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de la Shoah. 6 millions de Juifs sont morts pendant la Seconde guerre mondiale.

Sur les différents sites du camp, des photos prises en juin 1944 : il y a un contraste entre les images fixes du présent et celles du passé sur les lieux mêmes du génocide. Ce n'est pas que l'aspect physique des déportés sur ces clichés qui est insoutenable mais ce que les nazis leur font endurer. Comment des hommes ont-ils pu édifier un tel lieu d'horreur et pratiquer une telle violence ? N'avaient-ils pas eux-mêmes des familles et des enfants ?

Comment ont-ils pu s'accommoder d'un tel état de fait ? Alban Perrin souligne que dans un système totalitaire, l'homme n'est plus responsable de lui-même. Il y a ici une abolition du discernement. Quand la mort des autres n'a plus de signification, elle n'impressionne pas. Le crime était banalisé, décomposé en tâches élémentaires que chacun devait exécuter sous peine d'être tué. 10 % des détenus participaient aux tâches du camp. Il explique qu'il y avait de multiples fonctions en chaînes et qu'il fallait obéir aux ordres de la direction du camp. Il précise que les sonderkommandos désignaient les équipes de déportés juifs chargés d'enlever les corps des chambres à gaz et de les incinérer dans les fours crématoires et que les kapos étaient des détenus de droit commun qui surveillaient les autres déportés dans leurs blocks. Alban Perrin indique que les membres des sonderkommandos étaient régulièrement gazés eux-mêmes afin d'éviter toute possibilité de transmission d'informations sur la nature de l'extermination. La violence a toujours du sens. La mort était leur métier.

L'historien nous recommande le film hongrois « *le fils de Saul* » de Laszlo Nemès, Grand prix du festival de Cannes en 2015 et également oscarisé à Hollywood en 2016. Le film raconte deux journées de la vie de Saul Ausländer, prisonnier juif hongrois à Auschwitz en octobre 1944. Il fait partie du *Sonderkommando* du crématoire III, groupe de prisonniers strictement séparés du reste du camp et dont le travail forcé est de participer à la crémation et à la dispersion des cendres des victimes de l'extermination massive.

Nous entrons maintenant dans le secteur des femmes et dans un baraquement : des blocks dortoirs avec les châlits, les latrines et les maigres poêles à bois. Beaucoup de prisonnières mouraient d'hypothermie en hiver. La mort était dans le froid. Les bâtiments étaient trop étroits pour accueillir tout le monde, le lieu était surpeuplé. Les femmes dormaient à même le sol et s'entassaient, les unes contre les autres. Recroquevillées sur elles-mêmes sur ces planches de bois, dans un état pitoyable, vêtues de haillons, dans ce régime extrême de détention, elles étaient encore en vie mais se demandaient sûrement comment elles allaient mourir. Entre la surveillance, les appels interminables, le travail, la répression et le contrôle général, séparées de leurs familles, elles étaient forcément conscientes de leur destin. Le travail était lui aussi vidant. La mort était dans le travail et l'épuisement. C'était une lutte quotidienne pour continuer à vivre. Résister, travailler, s'économiser, rechercher la solidarité étaient les seules manières d'avoir une chance de ne pas mourir.

Dans l'urgence et la peur, elles ont pris leur destin en main. A sa sortie du camp, âgée de 19 ans, Ginette Kolinka pesait 26 kilos.

Il reste aujourd'hui une dizaine de baraques dans leur secteur, aucune dans celui des hommes. Vides, elles ont du mal à survivre. La mort est dans le temps. Elle ronge encore. Le site vit maintenant dans la hantise de voir toutes ces traces s'effacer doucement et s'estomper. Après plus de deux heures de visite, nous quittons les lieux en passant devant les derniers bâtiments : celui qui stockait les cartouches de Zyclon et la tour de garde. Ils viennent ajouter leur pièce à l'édifice et à la résolution finale. C'est la dernière vue de l'intérieur du camp. Nous repassons à l'extérieur des barbelés.

On est pris de vertige face à tous les endroits traversés. A lui seul, ce camp de 191 hectares est un immense territoire psychologique, un lieu mental. Ce qu'il relate tient de l'horreur. On ne peut pas avoir conscience de tout ce qui s'est passé. Eux ne sont jamais sortis du camp d'Auschwitz. Privés de tout retour. Ils étaient tous ici pour mourir. C'était des morts prévus. La plupart de ceux qui ont essayé de s'échapper du camp ont été repris et massacrés. 300 gardiens surveillaient en permanence la zone. Seule la vie s'est enfuie d'ici. La mort a tout emporté.

Le joug de la barbarie

L'après-midi est consacrée à la visite d'Auschwitz I (*Stammlager*). Nous arrivons au musée qui est le lieu commémoratif des deux camps de concentration.

C'est le camp souche, le siège du département du travail des déportés dans une ancienne caserne de l'armée polonaise. Nous passons sous le portail « *Arbeit macht frei* », le travail rend libre.

L'utopie ou la mort : la liberté ne se tue pas. Cette phrase est la reprise de la devise du camp de Dachau ouvert en 1933. La phrase est marquée en gros pour que tout le monde soit au courant. On commence à marcher dans les allées du camp au milieu des bâtiments.

Un réel imaginaire

Les premiers panneaux parlent de musique. On retrouve ici quelques éléments de l'exposition permanente actuellement présentée au Mémorial de la Shoah (*jusqu'en février 2024*) à travers quelques photos prises par les SS.

Elle était pratiquée par les prisonniers dans le camp, symbole d'une vie qui s'acharnait à rester digne. Des exigences humiliantes, la perversité de la machine hitlérienne, le pacte diabolique et la souffrance psychique. La musique de la mort qui s'invite comme une harmonie sanglante dans le silence du camp. Dans cet espace clos où les libertés fondamentales étaient bafouées, la musique était une forme de résistance mais en même temps un outil de torture morale et physique car les déportés devaient parfois jouer jusqu'à épuisement. Dans leurs costumes de prisonniers, les musiciens jouaient même pendant les exécutions ou pour faire marcher au pas les commandos de travail forcé.

La musique était aussi diffusée la nuit dans les baraquements pour empêcher les détenus de dormir. Martiale et solennelle, la musique mise en scène au service du pouvoir. Des ondées de violon, des notes de gravité une dernière et vaine partition de vies brisées : dans le cri d'un peuple martyrisé, du destin douloureux elle est maintenant devenue esprit. Le Salut rédempteur venu du monde des esprits, une harmonie invisible. La musique comme une disponibilité psychologique, nerveuse et mécanique pour ne pas montrer sa peur. A l'entrée du camp les premiers panneaux invitent à méditer. La mort, la malédiction...Comment ces prisonniers pouvaient-ils mettre en musique les sensations qu'ils éprouvaient ? Leurs compositions devaient être d'une hauteur spirituelle sidérante, à la fois complexe et évocatrice. Tout ce qu'ils ne pouvaient pas dire, il leur restait à l'imaginer, entre les notes. Il faut aller au-delà de l'effroi pour comprendre ce qui s'est « joué » ici. Cet aspect méconnu me passionne. Il est efficace et surprenant. Avec cette musique, on a l'impression d'entrer dans un vaisseau fantôme, d'être dans une temporalité parallèle. Il y a un effet surnaturel qui imprègne avec une force toute particulière. Tout se superpose. Tout est triste et solitaire. Au fil de notre apprentissage, on découvre de nouveaux chapitres, des voix fragiles, des sons, des effets imprévisibles jusqu'à ceux terriblement attendus et profondément humains qui racontent l'histoire autrement. L'histoire close de ceux qui ont vécu l'enfermement et l'apocalypse guerrière dans le secret et la force âpre de ce lieu. On est tendu d'attention et d'intelligence.

Dans cette terreur sourde, au milieu de notre errance lucide, on scrute jusqu'à la trame, l'écorce des arbres, les cailloux, le portique, un banal escalier, des allées droites, les mêmes blocs, on essaie de tout comprendre mais on bute toujours sur l'insaisissable .

Tout ce qui s'inscrit reste vide : tout est ici une archive indélébile mais sans personne rien ne peut expliquer. On a l'impression de filmer autre chose. On développe une hyperacuité de tout ressentir avec une telle intensité : la seule limite dans le camp n'est pas le mur ou le barbelé mais notre imagination et la dramaturgie répétitive.

Cela va bien au-delà de ce que j'avais imaginé. Tout est captivant. Aucun lieu, aucune image ne sont convenus. Chacun exerce un effet.

On s'appuie sur les explications d'Alban Perrin pour comprendre, réfléchir et s'interroger sur le continuuel effacement. Certaines questions n'ont pas de proposition de réponse. On parle uniquement d'histoire mais le réel gagne avec l'émotion. On fait confiance aux émotions dégagées même si on y laisse beaucoup de tension et d'énergie. Alban Perrin ne nous laisse jamais supplanter par la fiction afin d'éviter les contresens. Mais il dit qu'elle peut « libérer » et que le point de vue de chacun permet le jugement et de recomposer le passé même si on cherche en vain le propos. Le constat historique est lui implacable. On comprend mais pas plus. Il nous restitue parfaitement cet épisode méconnu à partir des rares archives.

Plus loin, la guide polonaise nous explique le plan du camp et sa disposition en blocks. A côté, il y a la carte de l'Europe de 1944 mais elle n'a pas encore ses étoiles d'or.

Sur le site de l'emprisonnement et de la répression, des blocks alignés. 5-10-11 : à l'intérieur, des centaines de photographies, des dessins et des poèmes de déportés, des hommes, des femmes, des enfants, des noms, des professions, des dates, des biographies, des témoignages, des cachots silencieux et une prison. Des numéros, des tas de numéros, des matricules, des tonnes de registres, des individus ordinaires : une somme humaine. Des prisonniers en tenue rayée pris en photo par le service d'identification. En prison pour rien. Sans ces clichés, il aurait été difficile d'avoir des traces et des preuves car la plupart ont été détruites. Elles font maintenant l'objet de davantage d'investissements et de préservation. Toutes ces victimes ont une identité. Notre guide polonaise précise qu'il n'y avait qu'Auschwitz que les prisonniers étaient identifiés par un numéro tatoué sur leur avant-bras. Au détour d'une salle on découvre des valises vides et entassées, des sacs crevés comme des bagages abandonnés qui forment un semblant de refuge fragile et rappellent l'effroyable voyage, des objets, des blocs, des dessins juxtaposés, des accessoires, des vêtements de femmes, d'enfants, de la vaisselle, des brosses à chevaux, des vitrines alignées. Des amoncellements de souliers usés et de galoches. Une succession de clichés et des familles fracassées. Ils nous obligent à comprendre par nous-mêmes ce que nous voyons. Des foules d'hommes, de femmes et d'enfants déplacés, enfermés, des corps et des âmes brutalisés, la haine et la mort en marche. Le racisme biologique comme stéréotype de l'ennemi sous le prétexte de « *sauver la race aryenne* ».

Dans plusieurs pièces, des listes, des fiches d'identité, le martyrologe : on est submergé par les noms. La seule constante à Auschwitz, c'est la perte et l'absence. La brutalité inouïe.

La photographie était aussi une prise de pouvoir et d'autorité par les nazis. Dans cette salle, je repense à la liste des 76 000 déportés Juifs du Mur des noms du Mémorial de la Shoah à Paris mais aussi au visage rayonnant de Simone Jacob dans la salle qui rend hommage aux enfants déportés de France. Aux quelques destins sauvés.

Selon la tradition juive, un être meurt deux fois : une fois réellement, une deuxième lorsque son nom n'est plus prononcé.

C'est aussi pour cette raison que de petits pavés en laiton ont été posés sur les demeures des Juifs assassinés pendant la Seconde guerre mondiale. En donnant leur identité à chaque victime, on les préserve de cette seconde mort. Du moment que leurs noms existeront encore, Auschwitz ne pourra pas disparaître.

Prisonniers du destin

Le lieu silencieux fait résonner les mots puissants et souligne la force des images et des regards sur ces murs. Ils ont encore plus de réalité. Toutes ces photographies en noir et blanc ont été prises à l'arrivée au camp.

Ce sont des milliers d'histoires individuelles qui se sont achevées ici. Autour d'un cliché géant, je croise le regard d'un enfant qui sort d'un wagon accompagné de sa mère.

Je trouve cette image très émotionnelle et en même temps très belle. Poignante. Je suis farouchement épris. Je fais l'effort de prendre le temps de la regarder. Il est beau à bien des égards. L'éclair d'un instant, il ressemble à un adolescent qui va bien. Il ne baisse pas la tête. Je suis impressionné par le regard de ce jeune garçon. J'aime son courage, sa fragilité et sa candeur. Son sourire est triste devant sa détresse. La dureté de sa peur mortelle, l'horreur et la beauté en même temps au centre de son propre récit, tout est d'une violence effroyable. A lui seul, il semble porter tous les malheurs du monde sur ses maigres épaules. Il est l'humain minuscule dans la tourmente de la guerre et de la destruction. La mort dans les yeux, il reste digne. La beauté de la photographie ne suffit pas. Je n'aimerai pas être dans sa tête. Son regard traduit la profondeur de sa douleur et de sa souffrance. L'effet miroir souligne aussi la part d'addiction propre à cette pulsion scopique.

Comment peut-il se représenter la personne qui le photographie à bout portant et à son insu ?

Comment peut-il se représenter aujourd'hui toutes les personnes qui, dans ce musée, le regardent ?

S'il fallait choisir une image ce serait le cliché de cet enfant. Devant la répétition vertigineuse de tous ces visages, des panneaux qui racontent les histoires dramatiques d'autres enfants, on slalome entre le réel qui se dérobe et l'imaginaire qui transfigure.

La soumission, la peur : ils ont sûrement résisté, crié, pleuré, réclamé leurs parents, couru dans ces allées et ces couloirs mais n'ont pas pu se sauver. Combien ont été cloués par les pleurs?

Ils ont essayé de survivre à leur propre survie. La plupart de ces enfants furent assassinés ou gazés peu de temps après : le génocide, la Shoah, la violence des forts contre les plus faibles. Pour les nazis, même les plus jeunes étaient dangereux. Tous sont dignes d'être regardés et aimés. J'ai un surcroît d'empathie pour eux : n'oublions pas ces enfants. Victimes et simplement bien plus malheureux. Blessés dans leur corps et leur conscience.

En quête d'identité

Dans ce couloir étroit qui nous enserme, de gros plans sur les regards vides et éteints de centaines de prisonniers. Leur vie ordinaire a été changée de manière méconnaissable. En lisant leurs fiches, je constate qu'il y avait beaucoup de professeurs. Entre désespoir et sans espoir, tous ces portraits sont alignés dans un montage syncopé imposant les face-à-face : ils se regardent en silence : de leurs destins mêlés que pouvaient-ils d'autre sinon espérer ? Ils sont ensemble, photographiés les uns à côté des autres, pour toujours et par-delà la mort, massés et silencieux. On assimile le tragique. Toutes ces photographies saisissent leurs attitudes sans pose. C'est le courage et la dignité qui distinguent les grands hommes des autres.

L'austérité du cadre tranche avec leur simple humanité : celle qui empêche et empêchera Auschwitz de tomber dans l'oubli. On continue notre parcours dans les blocks.

Des registres d'images, de noms, des pages, des carnets et des lettres racontent et montrent de façon thématique et chronologique pour dire comment la vie était ici. Tous ces déportés juifs, ces laissés-pour-compte ont sûrement pensé que le monde les avait abandonnés... Que pouvaient-ils espérer là où ils n'étaient plus rien ni personne ? Au milieu de ce chaos, pouvaient-ils s'inventer un autre destin ? Ils auraient sûrement aimé savoir qu'on se souvient encore d'eux. Ces portraits les rendent vivants. L'histoire a écrit leurs noms.

On remonte le fil de leurs identités pour leur donner un visage. Le camp est devenu le témoin de la vie sans eux. Aujourd'hui, on est beaucoup pour eux. Je retrouve sur d'autres panneaux les listes de convois qui partaient de Drancy dont celui de Simone Veil et de Ginette Kolinka. Le Mémorial de la Shoah commémorera en 2024 les 80 ans du départ du convoi 71 vers Auschwitz-Birkenau. Des secteurs de baraquements, des cellules alignées, des lits de mort, des trappes, des centaines de milliers de vêtements, des broches, des bagues, des prothèses, des cellules à l'intérieur de la prison, des lunettes, des étuis, des chaussures de femmes et d'enfants stockées, des petits mots cartonnés, des uniformes rayés, des habits de mort, deux tonnes de cheveux ayant appartenu aux Juifs assassinés qui eux-mêmes commencent à se transformer en poussière. La poussière du chagrin...

Au moins leurs photos demeureront-elles.

Un grincement, le claquement lourd d'une porte qui se ferme et une lumière qui s'éteint : un garde a oublié qu'il y avait encore notre groupe dans le musée. Au risque de nous enfermer. On se regarde tous. On est très mal à l'aise. Personne n'imagine rester ici.

Tous ces déportés en photos sont autant de spectres, de fantômes et d'être suppliciés. D'une façon imperceptible, on sent qu'ils ne sont pas immobiles.

Tout est ancré dans l'atmosphère poignante de ce lieu maudit. En ces murs résonnent toujours les échos de leur épouvantable souffrance. Il y a des choses qui se passent en même temps et que l'on sent, consciemment ou non.

L'esprit y croit mais les cœurs sont tristes. Que se produit-il dans cette pièce lorsqu'il n'y a plus personne pour les regarder ? Dans les dernières salles on trouve des boîtes de gaz empilées et éventrées de Zyklon B, l'acide en granulés, la preuve du gazage en masse et de l'entreprise industrielle de mise à mort du III^{ème} Reich. Le Zyklon B était fourni par une filiale de la firme I.G Farben. A Auschwitz, 5000 Juifs ont été assassinés chaque jour de mai à juillet 1944. En face, derrière une vitrine, le schéma de David Olère décrit la mise en œuvre de l'extermination. On y distingue l'unité de mise à mort avec l'escalier par où entraient les victimes dans le bâtiment, la salle souterraine de déshabillage, le vestibule menant à la chambre à gaz, la chambre à gaz, le monte-charge pour acheminer les cadavres vers les fours, la salle des crématoires, la cheminée et les ouvertures où les SS versaient le Zyklon B. Il fallait trois à quinze minutes pour tuer les personnes qui se trouvaient dans la chambre à gaz.

Des preuves du massacre, des archives du camp, il ne reste rien, en même temps il reste tout. On explore les derniers couloirs. Vides.

En sortant du dernier baraquement, au fond d'une cour, le mur de la mort : un lieu d'exécution et des bougies, des gerbes de fleurs. Une scène de veille mortuaire. Auschwitz pour éclairer l'humanité, tourné définitivement vers la lumière pour rappeler le sens et la valeur du mot « libre ». En un temps de recueillement sacré, y réfléchir. Du mauvais passé, Auschwitz ne reviendra jamais à la vie. Tous les vestiges du camp ont été aménagés en musée. Les traces du processus d'extermination ont pratiquement disparu. Pratiquement. Nous finissons la visite du camp dans la nuit. Nous distinguons une cheminée, passons devant une potence qui servait à pendre les détenus condamnés.

Nous apprenons que c'est sur cette potence qu'a été pendu Rudolf Höss, le commandant du camp d'Auschwitz. Nous entrons dans un édifice austère et une salle souterraine obscure où nous découvrons deux fours crématoires, comme surgis de l'instant. Ils servaient à détruire les corps des victimes : le dernier acte de l'anéantissement de la vie humaine et de sa dignité. De sa réalité, de sa reconstitution, la signification de l'ultime séquence historique : l'extermination systématique de tout un peuple, le crime effroyable et l'absurdité politique. Le message ultime qu'il n'était pas possible de s'en sortir.

La tristesse abyssale, l'ignominie de ce qui reste un crime contre l'humanité. L'horreur et l'infamie morale : ce parcours-là nous accompagne jusqu'à l'insoutenable. Cette dernière scène est glaçante et dévastatrice. C'est la mise en abyme qui se conclut dans cette pièce. On a l'impression d'être descendu six pieds sous terre.

Auschwitz I, Auschwitz II : deux camps, l'un tuait, l'autre aussi.

Tous ces déportés Juifs ont vécu ici dans des conditions inimaginables une folle histoire, atrocement humaine.

Dans la noirceur absolue et la froideur, en descendant l'allée qui nous ramène au musée, nous écoutons la liste de noms scandés s'égrener comme une lamentation entre deux silences. Il est pour moi le chemin vers leur humanité. Nous sommes simplement des vivants qui passons. Leur chemin sera toujours éclairé. A Auschwitz, le jour se confond avec la nuit, la mort se confond avec la vie.

Il est 18 heures : à cette période, les journées sont plus courtes en Pologne car il fait nuit depuis deux heures. Dans le noir, l'ambiance est fantomatique. Il ne reste plus personne sur les lieux du crime. On est tous transformés en fantômes. La lumière manque. On est plongés dans l'obscurité. Il fait de plus en plus froid. L'hiver sera encore rude à Oswiecim.

Il est temps de s'en aller. On repart tous ensemble. Dans le bus qui nous ramène à Cracovie, sur le trajet du retour j'ai l'impression d'avoir épuisé mon âme jusqu'à la corde. Auschwitz, c'est quand même extrêmement compliqué. Alban Perrin nous remercie presque timidement de notre intérêt. Son regard et ses paroles apaisent.

Au loin éclairées, on distingue quelques usines de charbon en activité (*on est dans la région d'Europe la plus riche en charbon*) et de caoutchouc synthétique et leurs cheminées qui fument. Elles sont encore toxiques. Le paysage n'est pas serein. A Auschwitz, je me dis qu'il y a deux mondes dans l'univers : un qui surgit, l'autre qui s'éteint. Tout y serre le cœur. Je suis dans la moitié de l'humanité qui avance avec une immense blessure. Je n'y reviendrai pas. Il n'est pas facile de venir à Auschwitz. Il n'est pas facile d'en repartir. Le bus reprend l'autoroute. Dans le noir, plus rien ne défile. Le paysage ne bouge plus. Ce soir, on ira tous faire un tour à Cracovie.

Auschwitz, sur la route et au-delà

Je ne me souviens déjà plus de tout ce que je viens de voir. Pourtant tout est gravé dans mon cerveau. Je crois que je ne l'ai jamais autant utilisé. Par-delà les commentaires éclairés, le savoir et les deux carnets de notes accumulées, c'est aussi une histoire d'émotions qui se raconte ici. Il ne faut jamais sous-estimer notre capacité à apprendre. Seule la lumière peut en réactiver sensiblement la perception et la dimension intime.

Il va me falloir relire les textes d'Elie Wiesel, de Simone Veil, Primo Levi, George Kiejman, Tal Bruttmann, Annette Wieviorka, Imre Kertesz, Joseph Kessel, Robert Badinter, Charlotte Delbo et les poèmes de Ceija Stojka et d'Abdelwahab Meddeb. Trouver d'autres sources, d'autres points de vue, d'autres supports communs et incarnés. D'autres témoins essentiels.

Je prends encore quelques notes, quelques idées en bas de page. Je fais une pause méditative. Je viens de passer une journée à Auschwitz. Je me pose nécessairement les questions que je porte en moi. Je fais des rapprochements, je vois apparaître des choses que je n'avais pas vu apparaître. J'ai la joie d'écrire et de penser : j'ai tout conservé dans mon carnet.

Des fiches écrites, des images imprimées dans ma tête et un faisceau de questions cruciales et sans réponse...

Qu'est-ce aujourd'hui que le travail d'histoire et de mémoire face aux dangers qui menacent nos démocraties attentistes face à leurs dérives ?

Pourquoi les Alliés n'ont-ils pas agi pour libérer le camp ? Que savaient les Alliés ?

Pourquoi n'ont-ils pas bombardé les voies ferrées conduisant à Auschwitz dès 1941 ?

Pourquoi les Etats-Unis ne se sont-ils pas engagés contre la Shoah ?

Les opérations de sauvetage auraient-elles mis en danger la victoire militaire et le Débarquement ?

A quoi servent les grandes œuvres créées contre la barbarie, la force et la terreur ?

A quoi sert la conscience morale collective ?

Quelle est la certitude que l'Histoire ne se répètera pas face à la montée de l'antisémitisme en Europe ?

Si de telles menaces ou de tels actes se reproduisent, si certaines menaces se précisent, laisserons-nous faire ?

Qui pourraient aujourd'hui nier qu'elles sont les nôtres ?

De quoi faut-il avoir peur maintenant ?

Comment nos témoignages personnels et notre mémoire collective fusionnent-ils dans le cas du génocide juif ?

Après tout cela, pouvons-nous encore nous convaincre de notre humanité ?

La Shoah a-t-elle créée des valeurs ?

Y a-t-il une logique de l'effacement à Auschwitz ?

Quelle image retient-on d'Auschwitz ?

Qu'apporte la mise en images d'Auschwitz ?

Que propose Auschwitz aujourd'hui ?

A Auschwitz, les Juifs réussissent-ils à faire comprendre au monde, au-delà d'eux-mêmes ce qui s'est passé pendant la Seconde guerre mondiale ?

Quelle mémoire Auschwitz occupe t-il face à la représentation de l'avenir ?

Comment le souvenir de la Shoah doit-il s'institutionnaliser aujourd'hui ?

Auschwitz a-t-il le droit de disparaître, de s'effacer sans bruit ?

L'enjeu pour Auschwitz n'est-il pas maintenant de survivre ?

« Vous voudriez savoir, poser des questions et vous ne savez quelles questions. Vous ne savez comment poser les questions alors vous demandez des choses simples. La faim, la peur, la mort et nous ne savons pas répondre. Nous ne savons pas répondre avec vos mots à vous.

Et nos mots à nous vous ne les comprenez pas. Alors vous demandez des choses plus simples. Dites nous par exemple comment se passait une journée à Auschwitz. Si c'est long une journée que vous n'auriez pas la patience. Et quand nous vous répondons, vous ne savez pas comment se passait une journée, vous croyez qu'on ne sait pas répondre ».

Charlotte Delbo, Auschwitz et après, III

La suite de l'histoire va dépendre de nous, de notre façon d'enseigner la Shoah, de penser, de réfléchir et de travailler sur le thème avec nos élèves. A ces questionnements, de ce qui nous fait réfléchir et réagir il faut toujours poser, reposer et théoriser la question.

Au-delà de tout, nous parlerons peut-être mieux maintenant de la Shoah à nos élèves car nous avons une quantité de données et une expérience suffisantes. J'ai envie de faire partager : le prolongement de ce travail est nécessairement tourné vers les générations futures.

Quand je repense à Auschwitz, je n'ai également pas une hésitation sur le sens général de ma vie. J'ai vécu un moment de désorientation existentielle. Je ressens maintenant ce besoin d'exister comme une irréprouvable force de vie. Vivre, voir, sentir, aimer et être libre, avoir la conscience d'être soi. Etre humain tout simplement. On ne vient pas aussi à Auschwitz par hasard ni pour donner un sens à sa vie. De cette expérience qui nous a tous abîmés, je me sens épris d'éternité mais aussi de sentiments lourds et profonds. Il y a en même temps la violence, la conscience, l'incertitude, la volonté de vivre, le vieillissement inéluctable, de se souvenir et celle d'oublier. Ils me donnent l'impression que chaque vie a son sens, qu'elle ne relève pas de simples hasards et de coïncidence.

Seulement ici, pour eux tout était écrit d'avance. Je ne comprends toujours pas Auschwitz, l'antisémitisme et la barbarie nazie. La conscience de l'histoire et du temps, du présent et de la réalité : la Shoah, c'était juste hier. Elle s'est produite au cœur de l'Europe. Le passé n'est pas si loin. Ses derniers témoins, ses dernières traces disparaissent. L'absence comme un trou noir. Laisser tomber Auschwitz serait encore pire. Tout cela est si fragile.

Ce serait bien qu'on conserve cet endroit pour distinguer ce lieu d'histoire. A travers notre projet, continuer à éduquer sur son sens, pour que son esprit demeure, continuer à éveiller les consciences des jeunes. Pour y réfléchir. C'est là notre raison principale d'espérer, l'aspect majeur de notre travail. Une évidence et notre devoir de mémoire, de vigilance et d'humanité. C'est aussi comme cela qu'ils ne deviendront pas les mêmes adultes.

Face au pouvoir nationaliste et au suprématisme, aux idéologies xénophobes, racistes, antisémites, identitaires, à la discrimination des altérités, aux nouvelles armes de la tyrannie, des opinions et des idées qui dérogent aux principes démocratiques fondamentaux, là où la démocratie recule, les droits, la tolérance, l'humanité régressent.

Ce sont les contextes politiques et les héritages qui expliquent la violence et les menaces d'aujourd'hui. La liberté n'est jamais acquise. Le contexte actuel n'a rien de rassurant. On doit rester vigilant notre vie durant. La lutte contre l'antisémitisme s'impose comme une priorité parce qu'elle est symbolique de la fragilité de nos démocraties. La haine antijuive vivace, intégrée et sournoise contre laquelle il faut lutter sans relâche.

Beaucoup de peuples en Europe continuent à souffrir de la guerre, de la discrimination sociale, raciale, religieuse ou politique. Qui a dit que le destin des hommes était fixé par leur appartenance religieuse, leur origine ou leur rang social ?

Ce voyage d'étude et d'histoire organisé par le Mémorial de la Shoah et le rectorat de Bordeaux, fort, nécessaire et indispensable, a été guidé par le désir d'apprendre. A tous les niveaux, il a été particulièrement réussi.

A travers ce programme et ce cursus intensif de quatre jours à Paris et en Pologne, les analyses historiques, la signification éthique de la construction du souvenir collectif de la Shoah et un apport indéniable à la réflexion concernant certains axes de notre enseignement, plus qu'un grand merci !

Le travail historique et l'expérience ont été intenses et constructifs. Ils nous permettent de conserver la même lucidité sur les choses et d'avoir les mêmes jugements. Ils fournissent matière à nombre de projets. A s'engager davantage.

Rester humain

J'ai inconsciemment distillé beaucoup de sentiments, de sensations dans mon récit. Dans une forme d'équilibre, j'en ai eu besoin. J'ai suivi mon instinct. A Auschwitz, on aborde frontalement ses sentiments. Ce sont eux qui m'ont poussé à l'écriture.

A Auschwitz, on a le cœur conscient. Ecrire, c'est aussi empêcher que le monde disparaisse. C'est aussi une manière d'utiliser la Shoah pour penser, laisser une trace de son témoignage et rendre une humanité à toutes ces victimes. Un contrepois salutaire. Il y a des peurs, des douleurs et des traumatismes qui se transmettent sans qu'on en soit conscient. Oublier serait un nouvel acte de violence. Ce serait un deuil de mettre ça derrière soi. Il est impossible de tourner la page : la puissance de l'écriture doit préserver le souvenir. Auschwitz s'écrit. Je n'ai pas cherché quelque chose d'intéressant à en dire mais quelque chose qui pourra éclairer mes élèves et d'autres que moi. Voilà pourquoi l'enseignement de la Shoah est fondamental. Sa transmission est essentielle et doit avoir sa place comme une référence permanente. On doit le faire et pas simplement à travers nos programmes d'histoire et d'EMC. Le devoir d'histoire et de mémoire implique aussi une connaissance solide du génocide et des textes internationaux contre les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité.

La conscience morale est aussi didactique. Auschwitz est une conscience : la conscience de l'homme et l'esprit humain universel mais aussi la conscience de la réalité. Je suis maintenant convaincu que chacun peut être frappé par le malheur. J'ai conscience de mon extrême fragilité. Le patrimoine de l'humanité réside aussi dans les idées et dans les modes de pensée. Rester libre pour au moins vivre sa vie comme on veut et comme on rêve. Personne n'a le droit de disposer de la vie et de la destinée d'autrui.

Ce sont des droits inviolables, non ?

« Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne »

Article 3 de la Déclaration universelle des droits de l'homme-1948

« Nul se sera tenu en esclavage et en servitude »

Article 4 de la Déclaration universelle des droits de l'homme-1948

« Nul se sera soumis à la torture, ni à des peines ou des traitements cruels, inhumains ou dégradants, qui abaissent les personnes moralement en les humiliant au plus profond de leur être »

Article 5 de la Déclaration universelle des droits de l'homme-1948

« Nul ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé »

Article 9 de la Déclaration universelle des droits de l'homme-1948

La Shoah est l'exemple même de la violation du droit de chacun à la vie. Les camps de concentration étaient les lieux du travail forcé. A Auschwitz, les déportés Juifs ont été humiliés et traités de façon inhumaine. Génocidés. Les images du camp des prisonniers d'Auschwitz I et des déportés travaillant à Birkenau (*Auschwitz II*) peuvent servir de support à un travail approfondi en lien avec la mémoire juive, l'importance des droits de l'homme et leurs implications.

Les raflés du Vel'd'Hiv sont la preuve de la violation de l'article 9 comme la détention des enfants, que les nazis n'ont pas hésité à déporter et à exterminer dans les chambres à gaz.

Je raconte tout un ensemble mais à Auschwitz, chacun fait sa propre lecture. Il me semble opportun de rattacher cette expérience aux projets européens que j'ai mis en place et partagés avec les lycéens de Lebork (*Pologne*) et de Vilnius (*Lituanie*) et à celui qui m'occupe actuellement avec ceux de Nitra (*Slovaquie*). Sensibilisé aux aspirations nationales des pays d'Europe centrale et orientale nés de la disparition de l'Empire soviétique à partir de 2004 suite à l'entrée massive de nouveaux pays dans l'Union européenne, j'ai développé des partenariats éducatifs avec la Pologne, la Tchéquie, la Slovaquie et emmené mes élèves en Lituanie à Vilnius. Depuis 2019, je travaille un projet européen sur l'identité et la conscience européenne. Dans tout ce que je fais et ce que je partage, je participe à la diffusion de l'idée d'Europe et développe une pédagogie de la mémoire et de la paix.

Lors de ces différents voyages mes élèves ont travaillé sur la mémoire juive de la Shoah en Tchéquie (*visite du vieux cimetière et de l'ancien ghetto juif de Josefov à Prague en 1993*), en Lituanie (*musée du génocide et visite de l'ancien ghetto Juif à Vilnius en 2017*) et en France (*monument des Justes à Thonon-les-Bains en 2019*, *espace Simone Veil au Parlement européen de Strasbourg en 2016-2021-2022 et 2023* et *Mémorial de la Shoah à Paris en 2023*). J'ai également participé avec mes élèves en 2020 à la journée « *paroles de déportés* » sur Radio Bastides à Villeneuve-sur-Lot pour les 75 ans de la libération du camp d'Auschwitz.

Cette année, mes élèves liront des textes de Ginette Kolinka et de Primo Levi lors de cette journée commémorative.

<https://www.ladepeche.fr/2020/01/11/le-devoir-de-memoire-honore-par-les-collegiens,8654253.php>

Aujourd'hui je suis à Auschwitz-Birkenau et à Cracovie. Je vis dans l'instant. C'est une histoire entre la Pologne et l'Europe, l'Allemagne et la Pologne, l'Allemagne et l'Europe. La barbarie et le monde.

Et vivre

De ces voyages je réfléchis au contexte et au sens même de notre histoire, de notre identité, de notre culture morale, de notre conscience européenne et de notre volonté commune.

Bien au-delà de la simple Europe, de l'invincible espoir, du souvenir de ceux et celles qui ont connu l'horreur des camps au service d'une humanité plus digne, je reste aligné avec mes valeurs et mes engagements. Je suis en accord avec mes convictions. Je suis un optimiste et un européen convaincu. J'avance au gré de mes engagements et de ma vie : je ne me serais pas autorisé à réaliser ce voyage il y a trente ans. Je me sens aujourd'hui plus légitime pour le faire. Dans la conscience collective, la représentation de l'homme dans la culture européenne est impossible sans Auschwitz.

Il faut continuer à questionner le sens de cet événement tragique pour se forger un esprit critique et une conscience intellectuelle, construire sa propre identité, notre propre histoire et donner une mémoire à ces vies humaines.

Il faut continuer à porter les messages des témoins disparus. Notre liberté, notre responsabilité et notre devoir d'humanité sont aussi collectifs : la Shoah a aussi été un crime d'européens contre...des européens !

Il y a un gros travail de mémoire et de compréhension mutuelle de l'anéantissement des Juifs d'Europe pendant la Seconde guerre mondiale pour une confrontation de notre histoire à faire auprès des jeunes européens (*car la jeunesse n'a pas d'histoire*) : l'enseignement de la Shoah, la compréhension des causes qui l'ont permise et l'hommage à ceux qui l'ont combattue constituent un devoir. La Shoah est leur mémoire et leur héritage. Personne n'est seul face à la haine, à la violence, à l'injustice et au désarroi.

A Auschwitz, on renonce à soi au profit d'une cause commune. On n'a pas besoin de discours dénonciateur pour donner à réfléchir. L'humanité est sans cesse à refonder.

A travers mes projets européens, j'ai découvert qu'en Slovaquie et en Lituanie, cette histoire a longtemps été occultée par la soviétisation.

En Slovaquie, les persécutions ont existé et ont conduit à de nombreux massacres de Roms à partir de 1942 (*camp de Dubnica notamment*). Le régime en place en 1944 a également assisté l'armée allemande dans la répression. De nombreux déportés juifs ont aussi été transférés dans les camps lituaniens mais aussi en Autriche, en Lettonie et en Allemagne. C'est un thème que nous avons abordé avec mes collègues pour traiter de l'histoire, de la mémoire, de l'identité et de la conscience européenne ces dix dernières années. Même si j'en ressentais la nécessité, je ne savais pas comment aborder cette histoire de leur point de vue.

Cette mission résonne encore plus fort à l'heure où la guerre menace à nouveau tout le continent et que les derniers rescapés des camps disparaissent. Notre travail a des objectifs primordiaux pour porter leur part d'humanité. C'est le plus bel hommage à leur rendre. On se sent responsable maintenant. Rien n'effacera Auschwitz, la Shoah et la guerre. Je pense aussi au dernier vote historique du 15 octobre pour la Pologne et pour l'Europe. A tous ces jeunes en particulier, aspirant à plus de libertés et qui ont voté massivement pour défendre la démocratie et exprimé leur colère contre la vision raciste et xénophobe du parti d'extrême-droite et son langage de haine contre les minorités. Civilisation, humanité, liberté, démocratie et paix : le vote de la délivrance.

Dans une Europe où les rêves de paix démocratique ne cessent aussi de se briser, Auschwitz n'est pas là par hasard. Il est notre passé, notre présent et notre avenir.

Notre commune humanité. C'est un enseignement pour aujourd'hui et pour demain. Il faut toujours s'adresser au passé pour inventer un avenir : quand la paix est signée, elle reste toujours à construire.

Notre projet résonne de l'état de l'Europe : son histoire et la guerre en Ukraine, à quelques centaines de kilomètres d'ici montrent aussi que nous devons nous souvenir qu'aucune amitié, qu'aucune union ne peuvent être tenues pour acquises. Répondre par la tolérance et la solidarité envers et contre les dérives et rhétoriques autoritaires et impérialistes, les pires propensions, les pires ténèbres rester en éveil face à la vie et au monde. Nous avons besoin d'être réveillés et alertés. Sur le terrain des conflits, le pire est toujours possible.

A Auschwitz, l'humanité s'est vidée de sa substance et a accompli le pire. Comment vaincre les démons du passé s'il devient « *invisible* » ?

« Nous connaissons l'abîme, nous avons été avalés par sa profondeur, mais l'Europe est aussi un passé qui doit devenir une boussole. »

Ce qu'il nous faut, maintenant, de l'ardeur, de la chair et du verbe. Il faut redonner la sève à une Europe née de la raison, au risque de devenir un grand corps vide. Donner chair à une Europe qui a pour but d'être pour le monde entier, le visage lumineux, l'audace, l'esprit et la liberté ».

Laurent Gaudé-Nous L'Europe-Banquet des pays-Actes Sud

Ce qui tue, c'est le silence de ne pas dire, de ne pouvoir dire. Il ne tient qu'à nous que les brèches ouvertes dans le silence d'Auschwitz ne se referment pas. Il faut préserver l'humanité là où on a voulu la faire disparaître. Actuellement, la guerre en Ukraine est aussi une tentative de mettre le feu au rêve européen de la pluralité. Elle fait peser des menaces sur nos vies et nos libertés. Alors il faut continuer de faire ce rêve ! Après deux années en guerre, beaucoup d'Européens ont aussi découvert que leurs origines juives russes étaient ukrainiennes...En Pologne, à Auschwitz et à Cracovie, j'ai fait mon travail sur l'histoire, la Solution finale de la question juive et la mémoire de la Shoah mais je ne suis pas un témoin. Seulement de ma propre histoire.

Je me suis censément centré sur la conscience du sujet et le devoir de mémoire. Cette démarche m'a engagé personnellement avec un investissement conséquent. Elle me donne l'impression d'avoir partagé, au fil du projet, une expérience essentielle. Je ne peux pas m'écarter de ce que j'ai vécu. Elle est maintenant un écho d'espérance. En tant que spécialiste de la Shoah, Alban Perrin nous a donné une profondeur historique et mémorielle pour analyser et comprendre.....au-delà de l'émotion. La Shoah, le génocide Juif c'était ça. Si jamais un jour j'oublie Auschwitz ? Cela ne me paraît pas possible.

« Vous vous souviendrez. Le souvenir est un enseignement de sagesse et un message d'amour. Le souvenir secoue la poussière du tombeau. Le culte des regrets est un rachat du sépulcre. La vraie mort, c'est l'oubli. S'endormir sur l'assurance d'avoir été mieux que de simples passants, puisqu'ils devaient trouver le bon asile de notre cœur qui se remémore ».

Serge Klarsfeld

Le mémorial de la déportation des Juifs de France-Editions Beate et Serge Klarsfeld, 1978

J'ai juste envie de me souvenir que j'ai été à Auschwitz. Pour ne pas oublier. Son histoire n'est pas terminée, preuve de son immortalité. J'ai été fier de participer à ce voyage d'étude en Pologne. Affecté par cette expérience, j'en tire une forme d'engagement qui fait toute la différence. Le projet s'inscrit pleinement dans les enjeux historiques et citoyens de la Shoah mais aussi dans la complexité et la nécessité de sa mémoire. La questionner, c'est non seulement sonder la manière dont il est possible de l'interpréter, mais également explorer ses conséquences sur le présent et sur la condition humaine.

<http://www.college-castillonnes.fr/spip.php?article1607>

Bruno PHILIPPE-Professeur d'histoire-géographie-collège Jean Boucheron-Castillonès (47)

Eclairage médias

Boris Cyrulnik, célèbre neurologue et psychiatre a posé deux pavés de mémoire pour ses parents, victimes de la Shoah (*Stopersteine*) rue de la Rousselle à Bordeaux le 10 janvier 2024 après une cérémonie à la synagogue. En Haute Gironde, la commune de Teuillac a inauguré le 11 janvier 2024 une plaque commémorative en hommage à David, Myrla et Rachel Taytel, arrêtés et déportés il y a quatre-vingt ans. Ils ont été assassinés à Auschwitz-Birkenau le 22 janvier 1944. Lors de ces deux cérémonies commémoratives, le rabbin de Bordeaux Moïse Taïeb a récité le kaddish, la prière juive du deuil pour confier à Dieu les âmes des disparus et pour empêcher leur chute dans l'oubli.